

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 43 (1905)  
**Heft:** 50

**Artikel:** On demande un pompier  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-202869>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Et comme il sait que la joie rend aimable, il risque quelques mots au sujet des élections prochaines. Il sonde l'électeur, il le palpe moralement ; il le scruté, cherchant son point faible ou sa marotte.

Ainsi, de maison en maison, pendant quelques semaines, il va, montrant un visage de circonstance, prononçant les mots qu'il faut dire, avec l'intonation indispensable et le geste approprié. Et plus le jour fatidique est prochain, plus il accentue ses intentions législatives et sa bonhomie populaire. Baudet n'est point buveur, il n'a aucun goût pour les « établissements », et si de temps à autre, le dimanche, il boit un vermouth ou une « verte », c'est qu'une circonstance inévitable l'y oblige. Or, depuis que ses manœuvres ont débuté, les circonstances inévitables se multiplient. Baudet entre chaque jour à la pinte et se montre généreux ; il offre des demi-litres et des roquilles, et lui, qui ne fume jamais, « se tient des cigares » pour ses invités. Dame ! c'est le moment de pousser à la roue et de manifester hautement ses opinions et ses intentions. Le plus vieux député du cercle parle, dit-on, de décliner une nouvelle candidature et Baudet se sent tout à fait capable de succéder au père Fattebert.

Mais, ici, les difficultés sont multiples : quelle couleur arborer ? Baudet fut toujours un peu sceptique. Or, le scepticisme politique, s'il a des avantages, — la douceur, la tolérance, l'indulgence, — a aussi des dangers. Le peuple n'aime pas beaucoup, à notre époque, ces gens qui ne sont ni chair, ni poisson, et les jeunes électeurs les conspuent volontiers. Baudet ne l'ignore pas et, mieux que personne, il connaît par le nombre et le titre des journaux qu'il distribue, les opinions de Pierre et de Paul. Quarante-neuf *Revue*s, cinq *Gazettes*, onze *Grullis*, un *Nouvelliste*. Ces onze *Grullis* ! comme il voudrait les voir au diable : surtout qu'ils représentent au moins une soixantaine d'électeurs à ménager. Il y a, entre autres, Cailler, le fils de l'entrepreneur, un tout malin, une faconde intarissable et qui entraîne à sa suite tout un groupe remuant et combatif.

Baudet les ménage. Baudet, sans se compromettre, fait mine de les approuver ; il a des phrases toutes clichées sur la société qui n'est pas ce qu'elle « devrait être » ; sur les « inégalités et les injustices » ; sur les « mauvais riches et les accapareurs » ; sur la « jeunesse à laquelle est confié le drapeau du progrès ». Et Baudet s'y prend si bien que pendant une quinzaine les radicaux l'accueillent et les socialistes ne le rebutent pas. Il va plus loin : un journal énumérant les qualités du candidat, le classe, avec son consentement, dans la catégorie des radicaux-socialistes. Baudet, naïf malgré tout, a pensé qu'en réunissant les deux épithètes il contenterait les deux partis.

Hélas ! le jour même radicaux et socialistes font au candidat une mine de croque-mort, si bien que Baudet se voit obligé de faire insérer un démenti dans lequel il s'affirme radical pur et sans tache. Alors, c'est la déception des adversaires, c'est le coup de la candidature improvisée, sans chance aucune de succès, mais qui groupera les voix opposées à Baudet. Puis, c'est la nouvelle foudroyante : Fattebert ne décline rien du tout et se représente devant ses électeurs. Baudet s'exaspère. L'avant-veille et la veille du solennel dimanche, tout le village a défilé dans sa cave et les petits vases sont presque à sec. Madame et mesdemoiselles Baudet qui ont passé leur temps à faire des bricelets et à cuire des saucissons et des boucles de saucisses — tout en maugréant contre ces ivrognes d'hommes — n'ont plus la force de remuer les bras et s'endorment dans les coins. Enfin, dès neuf heures, Baudet qui a loué des chars et des chevaux pour conduire

au chef-lieu du cercle ses électeurs, donne le signal du départ après quelques verres bus à la pinte. Il est joyeux, ou plutôt il est nerveux, il se froite les mains, il bavarde sans relâche, il affecte une gaieté qui cache mal une réelle inquiétude et, parfois, lorsque la possibilité d'un échec lui apparaît, il voit en même temps le chiffre imposant de la note à payer, la figure glaciale de sa femme, les moues peu aimables de ses filles... Mais Baudet chasse ces pénibles visions et il sourit béatement de nouveau, sans cause, à chacun.

Hélas ! malgré les litres, les saucissons, les bricelets, les verres à la cave et à la pinte, les discours, les flatteries, les promesses, les bonnes paroles et le sourire béat, notre Baudet hérite une veste formidable, légendaire... Il rentre penaud au logis pour établir les comptes de l'aventure.

Mais n' imaginez pas que la leçon profite. Non ! Baudet recommencera. Ce mal est incurable.

LE PÈRE GRISE.

**On demande un pompier.** — Le personnel des grands magasins Bonnard, à Lausanne, ne fut pas peu ébahi de voir arriver, l'autre jour, un pompier en grande tenue et de l'entendre offrir ses services à leurs patrons. Est-ce donc que le feu a pris quelque part dans la maison ? se demandaient déjà les employés.

Non, il n'y avait pas l'ombre d'une alerte, et le brave sauveteur s'était présenté uniquement parce qu'il avait lu dans la *Feuille d'avis* cette petite annonce : « On demande un pompier chez MM. Bonnard frères. » Il ignorait, comme nous-même et comme presque tout le monde, que dans le langage des ateliers de confections, le « pompier » est l'ouvrier tailleur qui fait les retouches.

La société de Belles-Lettres a donné, les 13 et 15 décembre, au Théâtre, ses deux soirées annuelles, devant une salle comble, qui ne lui a pas ménagé ses applaudissements. Nos bellettriers ont enlevé avec un brio remarquable les deux comédies inscrites au programme, *La Conversion d'Alceste*, 1 acte en vers de Courteline, et *Le Gendre de M. Poirier*, la pièce classique par excellence d'Em. Augier et J. Sandeau. Le prologue, par lequel a commencé la représentation, était tout pétillant d'esprit et de verve satirique, et nous avons cru y retrouver une heureuse influence rostinienne. Si nous citons encore le chœur, qui a si vigoureusement rendu hommage au sapin vert traditionnel, nous aurons tout dit de ces agréables soirées.

#### « Pour cause de bonne. »

Ce jour-là, les diligentes ouvrières de la « Société Dorées » étaient en nombre si restreint, que ces dames s'en demandaient la cause.

Tout d'abord, madame La Coupe, la présidente, donna lecture de plusieurs lettres d'excuses, étonnantes de similitude.

— Hélas oui, mesdames, toujours des ennuis de bonne, des départs subits de bonne, des changements de bonne ; toujours la même vieille histoire.

— Le fait est, dit Mme Dutricot, en accomplissant ce geste familier aux tricoteuses : l'aiguille passée dans la chevelure, le fait est que le malaise dont souffrent tant de maîtresses de maison augmente d'année en année.

— De mois en mois, plutôt, rétorqua Mme Simplette. Bien épargnées sont celles qui, comme moi, savent se passer de ce mal, tenu pour nécessaire, qu'on appelle une servante.

— Ah ! madame, si ces demoiselles vous entendaient, elles protesteraient véhémentement contre une appellation qui les humilie et dont elles ne veulent plus ; à peine tolèrent-elles le vocable de *bonne*.

— Va pour *bonne*, mais encore est-il un *non-sens*, puisqu'il est admis qu'il n'y a plus que

de « mauvaises » bonnes, lanca la jeune Mme Bonmot.

— Oui, et la cause en est peut-être dans le trop de concessions accordées par les maîtresses de maison : augmentation de salaire, heures de liberté, bons traitements ; à tout cela j'ai expérimenté que les domestiques ne répondent que par l'ingratitude, en vous quittant brusquement sans raison valable, ne vous donnant que les huit jours réglementaires.

— C'est vraiment une chose criante, abominable, qui demanderait à être réprimée par une loi.

Ainsi parla Mme Réforme, et avec tant de véhémence que son aiguille se brisa sous l'effort vigoureux du dé.

— Je crois, objecta la doyenne, Mme Expérience, que ce que vous appelez des concessions, a été amené par la force des choses, par cette force irrésistible qu'on appelle l'évolution. Dans le cas particulier, l'évolution a amené un état de crise. Et la crise durera aussi longtemps que le service domestique n'aura pas été mis d'accord avec les idées modernes. Or, les idées modernes convergent toutes vers la plus grande somme de liberté réalisable dans chaque condition sociale. En outre, un souffle égalitaire a pénétré partout. Ceux que hier nous appelions nos domestiques, ont appris à l'école que tous les citoyens sont égaux devant la loi ; puis l'instruction largement répandue ayant affiné certaines intelligences, il en résulte que le travailleur domestique ne veut plus se ravalier en louant ses services à l'année, au mois, pour accomplir une somme de travail non réglementée, et qui laisse la porte ouverte à l'arbitraire du loueur. Les revendications des ouvriers ont prouvé qu'ils cotaient bien haut l'heure de travail. De là les prétentions des domestiques, qui, eux, sont des ouvriers, leurs mécontentements, qui ne tarderont pas à amener une réglementation plus précise, celle des tarifs à l'heure. Ce qui entraînera la disparition du mot *domestique*, qui sera remplacé par le vocable : *employé de ménage*.

— Vous ceci me paraît tout bonnement l'abomination de la désolation, exclama M. Exacte, connue par l'autocratie de son g vnement de l'intérieur.

— Vous vous alarmez à tort, madame Exacte, essayez plutôt d'envisager calmement les conséquences de l'évolution, répliqua la doyenne. Pour cela, veuillez m'accompagner et vous aussi, mesdames, dans un petit voyage anticipé, au pays de nos arrière-neveux.

Possible que tout d'abord vous vous y sentiez quelque peu dépaysées, mais vous vous y ferez et vous ne regretterez pas votre voyage, somme toute.

Donc, nous serons quelque peu surprises en constatant qu'en ces temps futurs, seules les familles riches pourront s'accorder le luxe de domestiques à demeure, et encore leur nombre sera-t-il restreint.

Quant aux bourgeois aisés, ils bénéficieront de tout ce que la science et l'industrie sont en train de créer aujourd'hui, aux fins de faciliter les travaux domestiques.

C'est ainsi que le chauffage central, que dis-je, le chauffage électrique, supprimera les désagréments inhérents à la manipulation du charbon et que l'art de Vatel, lui-même, deviendra de ce fait une occupation attrayante. Puis, voici que la machine à laver la vaisselle fera la besogne de six bras, en épargnant la beauté des mains féminines. Pour les balayages, on aura la machine-ventouse hygiénique, défiant les dangers du microbe. La corvée humiliante du décrochage des chaussures sera monopolisée par des entrepreneurs spéciaux qui, de même que les coiffeurs et barbiers, auront des abonnés. Il y a longtemps qu'au